





Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît, en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la méditation. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

Dans la même collection :

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008

Chochana Meyer, *Un chrétien ?*, 2008

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010

ISBN: 978-2-296-08770-5

© Orizons, Paris, 2010





Millau

terre d'accueil des Juifs à l'ombre
de l'Occupation 1940-1944





Œuvres de l'auteur

- Le verre et les objets de verre dans l'univers imaginaire de Marcel Proust*, préface de Pierre-Georges Castex, Paris, José Corti, 1968.
- Le Livre lu en Israël—Avec deux textes inédits d'Edmond Jabès*, Paris, Point Hors Ligne, 1988.
- La ré-orientation du Voyage en Orient dans *La Petite fille de Jérusalem*, de Myriam Harry», in Ilana Zinguer (éd.), *Les Écrivains et le Voyage au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1990.
- Jérusalem Ombre et Mirage Vision des écrivains et des artistes du XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001, coll. «Comprendre le Moyen-Orient ; en hébreu, Tel-Aviv, Yedioth Aharonoth, 2002.
- La Culture francophone en Israël*, Préfaces de Shimon Peres, Prix Nobel, et d'Albert Memmi, Paris, L'Harmattan, 2 volumes,
- « Proust : Swann et le « visage » de l' « exil juif dans *À la recherche du temps perdu* » in Masson, Céline, Wolkowicz, Michel Gad, *Panim /Pnim – l'Exil prend-il au visage ?*, Paris, EDK, 2009.
- « L'écriture de la Shoah... selon Proust », in Wolkowicz, Michel Gad, (Sous la direction de), *Un monde en trans—Transferts de transferts ou d'une hypocondrie du contemporain*, Paris, EDK, 2009.

David Mendelson a contribué à de très nombreux ouvrages. Une liste complète de ses publications sera éditée sur le site d'Orizons.



Armand David Mendelson

Millau

terre d'accueil des Juifs
à l'ombre de l'Occupation
1940-1944



Orizons

2010







À Georges Girard

Président de la Société d'Études Millavoises
surnommé «la Mémoire de Millau»

et en remerciement à Jean-Louis Cartayrade
Secrétaire général, puis Président de la Société d'Études Millavoises

qui ont généreusement ménagé nos relations
avec les témoins cités dans le présent ouvrage



L'auteur décline toute responsabilité concernant les inexactitudes et
erreurs commises à la suite des témoignages qui constituent le fond de
cette enquête.







À tous les Millavois qui ont accueilli et
protégé les Juifs réfugiés dans leur ville







Introduction

J'ai passé mon enfance à Millau pendant la guerre, de 1940 à 1945, avec ma mère, alors que mon père était prisonnier de guerre en Allemagne, et j'ai gardé de cette période un souvenir douloureux, mais attendri. C'est la première raison pour laquelle j'ai attendu plus de soixante ans avant d'écrire ce livre. Comme on le sait, en effet, l'accent a été très mis, durant quelques dizaines d'années, sur l'horreur de la Shoah et de l'assassinat de millions de Juifs en Allemagne et en Europe, ainsi que sur la collaboration du maréchal Pétain et de Vichy au régime nazi. Cette période a ainsi été définie, en France, comme celle de la «repentance». De ce fait, je ne me sentais pas autorisé d'évoquer la vie relativement protégée que j'ai menée à Millau à cette époque. D'autant plus que ma famille a été durement touchée, ailleurs, par la Shoah. Celle de ma mère, les Zalçman, a vécu en Ukraine, à Bereznica, un village proche de Sarny, et mon grand-père, ma grand-mère et ma tante Rosa, y ont été fusillés, avec d'innombrables autres Juifs, au cours de ce qui vient d'être dénommé «la Shoah par balles». Les livres de Patrick Dubois (*Porteurs de mémoires : sur les traces de la Shoah par balles*) et de Daniel Mendelsohn (*Les Disparus*) sont venus raviver une mémoire qui n'a jamais cessé de me solliciter.

À propos de la référence à ces deux livres, je voudrais souligner d'emblée que ce n'est pas sans intention que je me contente d'en mentionner les titres et de renvoyer le lecteur à la bibliographie qui figure à la fin de ce livre. Je pense ainsi avoir contribué, dans l'esprit de l'«Histoire orale» qui est actuellement en pleine expansion, à donner le plus de poids possible aux témoignages oraux dont les auteurs seront énumérés, eux aussi, à la fin de ce livre, sans pour autant amoindrir la valeur des écrits auxquels ils seront rapportés.



Pour en revenir à la « Shoah par balles », nous avons toujours su, dans notre famille, que ma famille maternelle avait été assassinée par les nazis en Ukraine, et ceci, sans doute, avec l'aide de la population locale. Cette tragédie m'a rendu pour le moins rétif en ce qui concerne les généralisations historiques : l'Histoire de la guerre n'avait certes pas été la même en France et dans les divers pays d'Europe et mon témoignage pouvait avoir la mince valeur, en tout cas, de contribuer à souligner l'horreur de la Shoah. Or, la ville et la région dans lesquelles j'ai vécu, Millau et l'Aveyron, souffraient encore, au moment où mes amis et moi avons entrepris notre enquête, d'une très mauvaise réputation, y compris dans les milieux les plus autorisés à porter un tel jugement. Je pense, notamment, à ce que m'a dit, au milieu de cette enquête, le Professeur Lucien Lazare, qui dirige, à Jérusalem, l'Histoire du sauvetage des Juifs de France et contribue, plus précisément, à la désignation des « Justes parmi les nations », ce qui l'a amené à diriger la publication du *Dictionnaire des Justes des Nations*. Surpris par mon projet, il m'a dit, en effet :

« Millau, dans mon esprit, est une ville de cauchemar, me semble-t-il, parce qu'elle est située dans un département où les pertes subies par les Juifs du fait de la Shoah, les Juifs qui y résidaient, mais surtout les Juifs qui y étaient réfugiés, parce que c'était la très grosse majorité, ont été supérieurs à la moyenne française. On sait aussi que, à Rodez, le préfet Pierre Marion, exécuté à la Libération, était un activiste du régime de Pétain, un ancien officier, en fait, non pétainiste, mais "patriote" à sa façon... et qu'il a appliqué avec un zèle exemplaire, pour les autorités de Vichy, les lois anti-juives. »

Il ne pouvait donc que conclure :

« Alors, je considérais que Millau, dans le département de l'Aveyron, était partie prenante de cette image. J'apprends de vous que Millau, précisément, est le contre-point de ce qui caractérise, dans le stéréotype que nous avons gardé jusqu'à présent, le département de l'Aveyron. »

Afin de retourner cette image pour le moins négative, je ne pouvais donc me contenter d'une déclaration d'intentions. Il me fallait surmonter la tyrannie du devoir de « pénitence » dénoncée par Pascal Bruckner, mais aussi ma propre difficulté à retourner le Mal en Bien et à me lancer dans l'évocation d'une galerie de bons personnages et de





leurs bons sentiments. André Gide, dont l'attitude n'a guère été digne à cette époque, a affirmé, dans un célèbre aphorisme, qu'«on ne peut pas faire de bonne littérature avec de bons sentiments.» Je me disais, de la même façon, qu'il me serait particulièrement difficile de faire de la «bonne» Histoire avec de «bons sentiments». Et je songeais au célèbre concept que Hannah Arendt avait imposé dans *Eichmann à Jérusalem ou La «banalité du mal»* : il serait inopportun de présenter mon enfance, comme tant d'autobiographies et de livres d'«auto-fiction», sous l'aspect d'une époque heureuse et, qui pis est, coupée du contexte d'une terrible Histoire.

Pour surmonter cette appréhension, il a fallu que des déclarations et des études de personnalités compétentes nous ouvrent la voie. Ce fut le cas, par exemple, d'une autre personnalité israélienne, le Docteur Isidore Lichtenstein, Président, à Jérusalem, de l'Association des Enfants cachés, «Aloumim».

«Il y a une spécificité de la Shoah en France. En effet, la France est presque le seul pays d'Europe où il y avait un régime légal, et non imposé par les Allemands. Ce régime a pris des initiatives antisémites, quelquefois même avant que les Allemands ne le demandent, telles que les lois de juin ou octobre 40. Il a même demandé, en 42, et Bousquet l'a fait, qu'on prenne les enfants. Ce que les Allemands, qui n'étaient pas préparés à ça, ont refusé. Il y a eu ce côté maléfique, si vous voulez, de la France. Et il y a eu, parallèlement, cette chose extraordinaire, c'est que c'est dans ce pays d'Europe que le plus grand nombre de Juifs est resté en vie. Quand je dis le plus grand nombre, je dis qu'il y a quand même un quart de la population qui a été déporté et qui n'est pas revenu. Mais cette partie de la population est restée en vie, non parce que les autorités le voulaient, mais parce que, dans la population «gauloise», des gens ont accepté, des gens ont compris, ce qui se passait et c'est cela qui a constitué leur grandeur. Alors, vous voyez, vous avez cette antinomie, cette polarité, cette bipolarité de la France, qui est très particulière. C'est un pays étrange, la France.»

En France, comme nous le savons, Maître Serge Klarsfeld a été l'un des premiers à souligner que les trois quarts des Juifs qui y vivaient à cette époque ont été sauvés, alors que le régime de Vichy collaborait avec l'ennemi, par la majeure partie de la population. Depuis, «l'Hommage



aux Justes de France» a été rendu au Panthéon par le Président Jacques Chirac et par Madame Simone Veil. M. Lucien Lazare a suggéré, dans une lettre adressée à Monsieur Robert Badinter, en 2007, d'écrire l'Histoire de la protection des Juifs dans les diverses régions et localités de France. Et c'est de la même idée qu'a procédé la création de l'Association «Homage aux villages de France—Retrouver des villages qui ont recueilli et sauvé des Juifs traqués par les nazis», que préside M. Maurice Barenfeld.

Ces mises au point ont rejoint les conclusions qu'avaient formulées, il y a quelques années, des historiens locaux qui avaient bien senti, en confrontant les généralisations de beaucoup d'historiens aux remarques effectuées sur le terrain, que la réception de cette période avait évolué de façon très sensible, et même paradoxale, en passant de la période de «repentance» à l'hommage rendu aux «Justes». Christian Font et Henri Moizet ont ainsi remarqué, dans *Les Juifs et l'antisémitisme en Aveyron* :

«Comme la plupart des départements, l'Aveyron, sur la période 1940-1945, s'est d'abord inventé, jusqu'à la fin des années soixante, un passé bien blanc : la Résistance aurait été aussi omniprésente et soutenue massivement, le problème juif n'aurait jamais existé. L'Aveyron s'est ensuite réveillé barbouillé de noir : tous complices, voire collabos ! Aujourd'hui nous sommes enfin dans le gris. Le gris, c'est la complexité, c'est le territoire de l'historien.»

Nous ne nous permettrons de les chicaner que sur cette référence au «gris», qui risque d'annuler l'opposition fondamentale du Blanc et du Noir, autrement dit du Bien et du Mal. À Millau aussi, il y a eu des pétainistes et des dénonciateurs, ainsi que des gens neutres, mais aussi des héros. La question est de savoir dans quelle proportion et avec quel degré d'engagement.

Pour fonder une telle discrimination, il importe, évidemment, de ne pas se contenter de consulter la documentation officielle, forcément partisane, mais de pénétrer dans la vie de tous les jours de la population, d'étudier l'ensemble de ses activités et de tenter de déceler l'ensemble de ses motivations, afin d'en évaluer les conséquences sociales et morales. Or, ce genre d'analyse intéresse moins les Historiens classiques que les écrivains et, en particulier, les écrivains régionaux. Ce qui nous amène à remarquer, là encore, d'emblée, que cette région et cette ville ont donné naissance à des écrivains qui ont médité sur le cours de leur histoire et en ont salué, notamment, les valeurs positives et même révolutionnaires. Nous pensons,





en premier lieu, à l'immense André Chamson, l'une des premières personnalités françaises à prôner, dans la tradition des Camisards, la révolte contre Vichy et contre les Occupants, et dont le nom a été récemment donné à un parc de Millau. Ou encore à Josette Frigiotti, mémorialiste de cette époque, qui nous a fait l'honneur de nous encourager tout au long de notre démarche ; ou, enfin, aux nombreux écrivains millavois qui se sont attachés, comme nous le verrons, au sort des Juifs réfugiés dans leur ville.

Ce qu'ajoute la Littérature à l'Histoire, en dehors d'une dimension imaginaire et morale, c'est l'approche du vécu humain dans des cadres géographiques bien délimités et dans le courant de la quotidienneté. Le témoignage subjectif et oral vient donc modaliser, ici, la documentation écrite, administrative et autre. Cette démarche semble s'être imposée après la Seconde Guerre mondiale, quand il s'est avéré que cette documentation ne pouvait que renvoyer, en règle générale, au point de vue des bourreaux, même si le chercheur s'efforçait, évidemment, à le retourner. Dans les commissariats, ce sont les lettres de dénonciation qui ont été enregistrées et non, évidemment, les messages de sauvetage. Il convient de remarquer, à ce propos, que ce sont des historiens d'origine protestante ou juive, auxquels il faudrait ajouter les initiateurs et initiatrices de l'« Histoire des femmes », qui se sont le plus consciemment engagés dans cette direction de pensée. Ils ne pouvaient que regretter, en effet, dans une dimension plus largement historique, que le point de vue de leurs « minorités » respectives ait été plus ou moins consciemment refoulé par celui des courants d'idées traditionnellement dominants. C'est ainsi que l'« Histoire orale » est venue faire entendre des voix qui s'étaient tues jusqu'ici et c'est ce modèle qui nous a amené, en même temps que des souvenirs personnels, à souligner le rôle que les femmes ont joué dans les péripéties de la résistance à l'Occupation.

Le passage de l'Histoire à la Littérature implique, en général, une référence plus précise aux croyances des habitants et, par là, à celles dont ils ont pu hériter de leur terroir. Il ne s'agit pas, ici, de ramener directement leur conduite à cet héritage, mais de tenir compte de celui-ci pour évaluer les événements auxquels ils ont été confrontés. En ce qui concerne Millau, cet héritage peut être spécifié d'une époque à l'autre et il n'est pas difficile de remarquer, dès lors, combien il a pu marquer leur esprit. C'est la géographie qui vient relayer, cette fois, l'Histoire, en relevant dans le paysage et dans les constructions qui y persistent les traits qui permettent d'envisager Millau et sa région comme l'un de ces « lieux », où, selon la formule de Maurice Barrès, « souffle l'esprit ». Il ne faudrait pourtant pas réduire l'évolution historique à la détermination que lui imposerait un immuable paysage. Il est évident que les





croyances des Millavois ont évolué et se sont diversifiées au cours des siècles ; mais leurs témoignages montreront qu'ils n'ont pas entièrement oublié les leçons qu'ils ont pu tirer d'un certain nombre d'événements mémorables qui se sont déroulés, non seulement dans leur ville et sa région, mais dans un environnement infiniment plus vaste et que l'on peut se représenter, cependant, à partir de leur paysage quotidien. Ils ont pour habitude de répéter le dicton selon lequel Millau serait une ville atteinte par le « syndrome de la falaise » : regroupés dans leur « trou », aux confins des deux rivières du Tarn et de la Dourbie et, surtout, au creux des Causses du Sud, la Montagne Noire et le Larzac, ils auraient vu passer les événements au-dessus de leurs têtes, sans en être touchés. Ce qui aurait valu, en dernier lieu, pour la vie qu'ils ont vécue durant l'Occupation. Or, nous verrons justement que c'est cette position retranchée qui leur a permis, au contraire, de jouer, le rôle de « ville refuge », conformément à celui qui a été dévolu, tout au long de l'Histoire, à leur ville et à sa région. Il s'est agi, notamment, des événements suivants, qui ont marqué, croyons-nous la mentalité millavoise et se sont reflétés dans la vision qu'elle s'est imposée des réfugiés juifs : l'installation des premiers hommes de la Préhistoire dans le paysage des Causses ; le départ pour les Croisades et le retour des Templiers ; l'arrivée des Juifs chassés d'Espagne par l'Inquisition ; les pérégrinations suscitées par les Guerres de religion ; etc., etc... Avant d'en arriver, juste avant la Deuxième Guerre mondiale, à l'accueil des Républicains chassés d'Espagne par Franco ; puis de rejaillir, après la guerre, sur l'accueil offert, durant et après la Guerre d'Algérie, aux « pieds-noirs » et aux arabes.

Cette mentalité s'est affirmée à travers la multiplicité des témoignages oraux. Or, il est vrai que ceux-ci présentent, en général, des difficultés qui se sont concrétisées au cours de notre enquête et qui auraient pu conduire à deux types de déformations. D'une part, le cancan local, qui atteint à la réputation de certaines personnalités en vue pour des raisons strictement personnelles et mesquines : nous nous y sommes heurtés, en particulier, en examinant le cas d'un patron gantier couramment diffamé par une partie de ses concitoyens pour l'attitude qu'il aurait adoptée durant l'Occupation et dont nous montrerons qu'il y a joué, en réalité, un rôle héroïque. Le cas inverse prend la forme de ceux qui ont été surnommés les « Résistants de la dernière heure », c'est-à-dire de personnes qui n'ont pas brillé par leur engagement contre les Occupants ou qui s'y sont même ralliés et qui ont manifesté un patriotisme d'autant plus ostensible, à la Libération, qu'ils ont voulu se dégager de



tout soupçon. Comme nous le savons, là encore, les exemples se sont multipliés, à la Libération, dans tous les milieux et à tous les niveaux de responsabilité.

Pendant, c'est à un défaut inverse que nous nous sommes heurtés dans notre enquête : le Millavois, beau parleur en apparence, est un individu, en réalité, fort réservé et même secret, pour des raisons qui tiennent, peut-être, en partie, au passé historique de cette «ville de refuge» et, en particulier, au fait que le secret a été de rigueur durant l'Occupation. Citons ici, pour donner le ton, le témoignage de Madame Lavabre, l'épouse du pharmacien Pierre Lavabre, qui milita, avec lui, dans la Résistance reconnue :

«On n'a pas voulu parler des choses difficiles. Quand nous nous sommes mariés, mon mari et moi, en 1945, il m'a dit :

“Et bien, c'est fini, maintenant, on n'en parle plus”.

Moi, j'en aurais parlé à mes enfants, mais c'est mon mari qui m'a dit :

“Nous avons passé un très mauvais moment ; mais, maintenant, il faut quand même penser à nous, hein ?”

C'était son caractère : il n'était pas vantard. Il avait le sentiment chrétien. Il le faisait pour soi. Il fallait que nous le fassions, en notre conscience.

Il me disait :

“Maintenant, c'est fini !”

Le regret de ce silence a pourtant assailli Madame Lavabre, quand nous sommes venus lui rendre visite :

“Mais pourquoi est-ce que vous n'êtes pas venu plus tôt ? C'est trop tard.” »

Non, ce n'était pas trop tard : la preuve...

Dans ces conditions, notre enquête risquait fort de se heurter à des murs de silence. On en jugera, notamment, par le fait que la personne qui nous a guidés dans nos recherches, Georges Girard, s'est lui-même efforcé de se dégager de toute référence à l'activité qu'il a menée à cette époque, en se protégeant derrière un mot d'ordre personnel : «Il faut savoir rester dans la clandestinité». Ce qui ne valait pas, heureusement, pour la bonne réputation qu'il voulait rendre à «sa» ville et qu'il était le plus autorisé à authentifier, lui que ses concitoyens ont surnommé «la mémoire de Millau». Je voudrais le remercier, en même temps que les



autres Millavois qui m'ont si précieusement aidé à mener cette enquête, évoquant quelques uns de leurs titres. C'est M. Jacques Godfrain, ancien Ministre et ancien Maire de Millau, qui m'a adressé à Georges Girard et m'a ainsi permis d'ouvrir cette enquête. Georges Girard est aujourd'hui Président de la Société d'Études Millavoises et rédacteur au *Journal de Millau*. Durant sa vie, il aura pratiqué les activités et les champs de création les plus divers : historien et essayiste ; écrivain occitan honoré par de nombreux titres et décorations ; organiste ; ancien membre actif du «Secours catholique» et responsable des Archives de Millau ; etc. Il a été rejoint par M. Jean-Louis Cartayrade, Secrétaire général de la Société d'Études Millavoises ; ancien Officier de Pompiers ; ex-Premier adjoint au Maire de La Roque-Sainte – Marguerite, de la Communauté des Communes de Millau ; et vice-Président délégué auprès des Gens du voyage. Ainsi que par M. Jacques Cros-Saussol, vice-président de la Société d'Études Millavoises, ancien élu municipal de Millau ; les historiens et archivistes Henri Moizet et Jacques Frayssenge ; Mme Josette Frigiotti, écrivain ; et tous les témoins mentionnés au cours de cette enquête et dont les noms sont regroupés, à la fin de ce livre, concurremment à la bibliographie, dans une liste d'essentiels contributeurs. Accordons enfin une attention spéciale à M. André Maury, ancien Maire de Millau, qui a publié une étude qui constitue une référence de base à toute Histoire des Juifs de Millau : *La présence juive à Millau des Croisades à la Guerre de 1939-1945 ou l'histoire d'une cité accueillante aux diverses étapes de la dispersion israélite*.



La rafle de 1942 présentée par « Arte »

Les événements qui se sont déroulés à Millau pendant la guerre Loffrent un parfait exemple de la divergence qui a pu se creuser entre, d'une part, leur présentation historique et médiatique et, de l'autre, le vécu de ses habitants.

Cette présentation a été illustrée par l'émission qu'« Arte » a consacrée, le 15 octobre 1998, à la rafle que la Police française a effectuée à Millau le 28 août 1942. Au cours de cette rafle, 23 Juifs étrangers, dont cinq enfants, ont été arrêtés et envoyés dans un camp de concentration allemand. Ce chiffre est, semble-t-il, légèrement inexact et il conviendrait d'y ajouter un nom. Il n'est pas particulièrement élevé par rapport à ceux que nous connaissons ailleurs, mais l'émission a élargi la portée de ce drame en s'intitulant : « L'été meurtrier : Millau 1942 ». C'est que de nombreuses rafles ont été organisées à travers la France à cette époque et que celle-ci est l'une des premières que la Police française ont opérées en zone Sud, quelques mois avant que les Allemands n'y arrivent, sur l'ordre de Vichy et du Préfet de Rodez, Pierre Marion.

Les faits ont été clairement établis. C'est le Conservateur des Archives de Millau, M. Jacques Frayssenge qui s'est mis sur la piste de cet événement et qui a confié le soin d'en développer et d'en filmer l'évocation à Daniel Leconte, journaliste et producteur de télévision, aujourd'hui l'un des principaux animateurs d'« Arte ». Celui-ci avait déjà abordé le sujet, d'une façon générale, dans le journal *Le Monde* et possédait une propriété dans la région. Connaissant ses voisins, il n'entendait pas stigmatiser le comportement des Millavois et il a lui-même souligné, dans son émission, que ceux-ci avaient adopté une conduite, « en général, assez honorable vis-à-vis des Juifs ». Les images filmées,



pourtant, étaient accablantes, sinon pour la population, du moins pour l'administration de Vichy et pour la Police de Millau. Elles peuvent être présentées comme suit.

Jacques Frayssenge a découvert, un peu par hasard, une fiche classée « Confidentiel », indiquant que près de quarante juifs étrangers ont été déportés au camp de Rivesaltes. Vingt-deux d'entre eux ont été mis dans les trains de Drancy, puis d'Auschwitz, le 31 septembre, envois 31 et 33. La rafle a été préparée, à l'échelle nationale, par Bousquet et par Oberg, représentant les S.S. en France, et elle prévoyait la déportation de 11.000 juifs. Bousquet a proposé, de lui-même, souligne Daniel Leconte, d'arrêter des juifs en zone libre. À Rodez, Marion a composé une liste d'après des renseignements qu'il avait reçus de Millau. Le Commissaire et le Capitaine de gendarmerie Clerget-Gurnaude ont appliqué les ordres avec zèle. C'est donc à juste titre que ces deux hommes ont été condamnés à la Libération pour l'ensemble de leurs activités de répression : Marion, à mort ; et Clerget-Gurnaude, à vingt ans de travaux forcés.

Un certain nombre de documents et de témoignages historiques présentés dans ce film permettent de comprendre comment un certain climat antisémite s'est alors répandu à Millau et a pu préparer les conditions de cette rafle. Le rôle de l'un des grands patrons de Millau, alors considérée comme l'une des « capitales mondiales du gant », est mis en évidence. Il s'agit de Victor Guibert, propriétaire et Directeur de la Maison Guibert Frères, l'une des plus anciennes maisons de Millau, qui proteste dans les termes suivants, en tant que Président de la Chambre de Commerce de Millau et de Saint-Affrique, contre l'arrivée des réfugiés juifs dans sa ville :

« ...Le problème "juif" qui se pose tous les jours avec plus d'acuité ne doit pas être négligé dans les arrondissements comme les autres qui l'ignoraient totalement jusqu'à ce jour.

Pour notre part, sans vouloir participer à l'étude de ce problème national qui relève du Commissariat spécial aux questions juives, nous pouvons toutefois déclarer qu'une des solutions qui se manifeste à l'heure actuelle et qui consiste à déplacer les éléments "juifs" de la nation de certains départements dans d'autres départements de France où ils étaient inconnus jusqu'à ce jour, n'est pas souhaitable pour ces derniers départements.

On peut citer en exemple de cette situation inquiétante, l'arrondissement